

Chroniques

Numéro 36, automne 1964

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58459ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1964). Chroniques. *Vie des arts*, (36), 44–47.

EXPOSITIONS

L'ART SACRÉ

UNE EXPOSITION À CHARLOTTETOWN

La vitalité artistique qui se manifeste un peu partout au Canada a emprunté entre autres au cours de l'été, de juin à septembre, la forme d'une exposition d'art sacré, tenue à Charlottetown.

Le responsable de cette manifestation, l'abbé Adrien Arsenault, n'est pas un citoyen banal. Sa jovialité n'est qu'un aspect de sa personnalité sympathique. Peintre, amateur de folklore, critique d'art, membre du Conseil des Arts du Canada, il est animé d'un dynamisme qui illustre bien la volonté de rappel d'une des plus petites provinces du Canada (en superficie). En effet, l'Île du Prince-Édouard est le berceau d'un passé historique important; de plus, la beauté lui a été donnée en partage. Qui a vu cet écrin de verdure, ourlé de sables rouges et baigné par les eaux du golfe, s'en éprend définitivement. D'ailleurs, l'été les visiteurs y viennent de plus en plus nombreux.

Le moment était donc bien choisi d'inscrire dans le cadre des fêtes qui préparent le Centenaire du Canada, une exposition d'art sacré dans la bibliothèque Kelley, à l'université St. Dunstan.

Plus de 165 œuvres ou objets d'art exécutés par une cinquantaine d'artistes canadiens, venant de toutes les provinces, démontrèrent comme le souhaitait l'animateur de cette exposition que tout art sacré s'efforce de demeurer

"POPULAIRE sans tomber dans le populacier SPIRITUEL mais à l'abri du sulpicien, CONTEMPORAIN radicalement et... parlant le langage du 20ième siècle"(1).

On a donc pu admirer des peintures, des sculptures sur bois, métal ou pierre, des ornements religieux, des vêtements sacerdotaux, même un autel et des tissus batiks qui sont de plus en plus en demande. En résumé, une exposition qui cherchait à être, selon l'abbé Arsenault, "l'expression vivante d'hommes vivants" en quête d'une "réalité transcendante".

(1) l'abbé Arsenault: présentation du catalogue.



CATALOGUE 79

Huile — Eva Landori.

LA SAISON QUÉBÉCOISE DE PARIS

Le 26 mai a eu lieu le vernissage, à la Galerie Anderson-Mayer, 16, rue de l'Échaudé, à Paris, de Jean McEwen. Cette exposition, préfacée par notre collaborateur et correspondant en France Jean Cathelin, a rencontré un très grand succès auprès de la presse française. Les journaux *Arts* et *Combat* ont été particulièrement élogieux. La plupart des œuvres exposées, à part les aquarelles, venaient de la Galerie Walter Moos (exposition "Drapeaux Inconnus") ou de la Tate Gallery de Londres.

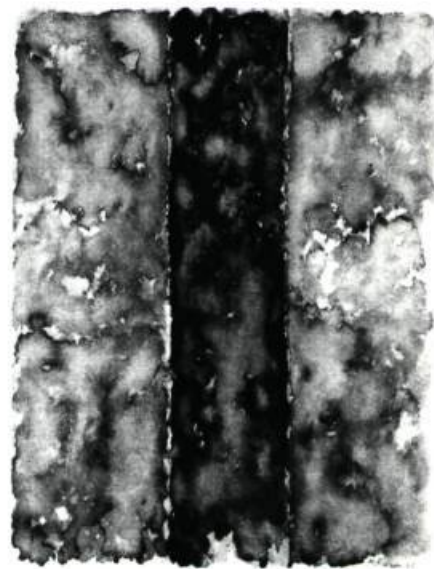
Le 5 juin a eu lieu à la Maison de la Culture Paris-Mercœur, 4, rue Mercœur, le vernissage de l'exposition *Peintres du Québec à Paris*, organisée par le peintre James Pichette et notre collaborateur Jean Cathelin, sous le patronage de M. René Garneau, ex-attaché culturel à Paris et actuel ambassadeur du Canada en Suisse. Cette importante manifestation, soutenue par la présence d'un représentant du ministère des Affaires culturelles français et du ministère de la Jeunesse et des Sports, était rehaussée par la présence de MM. René Garneau, Robert Élie et Lionel Roy, diplomates canadiens-français en poste à Paris. Radio-Canada a fait une émission pour *Aujourd'hui*.

Sensiblement le même que le groupe "Nouvelle École de Montréal" présenté voici deux ans à la Galerie Nahmer, celui-ci comprenait, outre une toile de Riopelle, plusieurs œuvres de Germain Perron, Marcelle Maltais, Edmond Aléyn, Paul V. Beaulieu, Suzanne Bergeron, et Réal Arsenault.

Dans les préfaces de ces deux expositions, M. Cathelin a souligné l'importance du rôle des peintres dans l'affirmation du rôle politique et culturel, national et international, du Québec nouveau.

Les toiles de Jean McEwen sont devenues de précieuses croûtes vernissées toutes vibrantes d'une interrogation profonde sur l'identité de l'homme français en terre nord-américaine: sans doute, comme l'ont dit certains critiques parisiens, est-il le peintre le plus réfléchi — au sens oriental — de ce continent depuis Rothko et Kline, mais avec une mesure toute latine qui manque aux Étatsuniens.

Dans le groupe, si Beaulieu, avec des toiles d'une grande sérénité, et Maltais, avec une maîtrise étonnante, imposaient une vision statique et cartésienne, Germain affirmait sa francité par des rapports de tons à la Villon et une matière crayeuse, mate et transparente qui étonnera à sa prochaine exposition particulière chez Fachetti. Réal Arsenault et Suzanne Bergeron, aux côtés d'un beau Riopelle récent, étaient seuls à affirmer la permanence d'un expressionnisme, d'une violence poétique, qui ont cessé d'être la seule expression de la nouvelle peinture québécoise.



Jean McEwen, aquarelle



CATALOGUE 31

L'Église, sculpture sur bois de cerisier noir, 32". Bernard J. Bush, S.J.

LIVRES

LA PEINTURE MODERNE AU CANADA FRANÇAIS

Cette brochure est la troisième d'une série consacrée à l'Art, à la Vie et aux Sciences au Canada français; conçue comme un instrument de documentation et de travail, elle est destinée aussi bien au public canadien qu'étranger. Cette série est publiée par le Ministère des Affaires culturelles du Québec, sous la direction de Mme Geneviève de la Tour Fondue-Smith.

Ce travail de Guy Viau est plus qu'une brochure, même si le nombre de pages restreint (96) de l'ouvrage ne permet pas toujours une élaboration plus rationnelle. Tout de suite, l'auteur distingue trois traditions dans notre art pictural: la tradition mourante ou tradition classique française, la tradition morte ou tradition académique, la tradition ressuscitée. Il va de soi qu'il parle ici de cette dernière, actuellement en pleine expansion, tout en faisant en quelques mots lapidaires le procès des deux premières.

Vouloir présenter et expliquer, même à un public cultivé, tant de peintres en si peu de place tient de la prouesse. Guy Viau n'en réussit pas moins à s'étendre sur Pellan et Borduas mais on aurait souhaité qu'il s'en tienne à une présentation plus simple afin d'accorder plus d'espace à un Lemieux ou à un Giguère, par exemple.

Guy Viau, quoiqu'il s'en défende peut-être, ne manque pas de souligner l'importance de l'École de Paris sur nos peintres qui ont pris ce point de départ pour en arriver à une pensée plus originale qui nous définit mieux en ce domaine. Nos peintres, que l'auteur divise en poètes du réel et en explorateurs de l'imaginaire, trouveront dans cet ouvrage un encouragement grâce à la saine lucidité de l'auteur.

La présentation de ce volume est sobre et de bon goût, rehaussée par des photos et des reproductions en noir et blanc de peintures de plusieurs des artistes mentionnés. Ce qui nous donne un texte intelligemment illustré. Il serait à souhaiter que Guy Viau écrive également un ouvrage du même genre sur les traditions classique française et académique afin que nous ayons un panorama rapide mais complet duquel on puisse tirer par la suite des études plus poussées et plus spécialisées.

Les autres volumes de cette série sont: 1. Panorama des Lettres canadiennes-françaises, par Guy Sylvestre; 2. Le Théâtre au Canada français, par Jean Hamelin; 4. La Vie musicale au Canada français, par Annette Lasalle-Leduc; 5. La Vie des sciences au Canada français, par Cyrillus Ouellet; 6. L'essor des sciences sociales au Canada français, par Jean-Charles Falardeau.

Jacques de Roussan

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

Le Salon du Livre de Québec aura lieu, cette année, en la Cité Universitaire, du 22 au 27 octobre prochain. Les divers comités organisant ce Salon se sont réunis plusieurs fois depuis quelques mois, et l'organisation du Salon est en marche. Le président du Salon du Livre, cette année, est monsieur André Vachon, directeur des Editions des presses de l'université Laval, qui a réuni son comité général le 6 août dernier aux fins de prendre les dernières décisions importantes qui permettront à la population de Québec, non seulement de visiter un Salon de première qualité, mais de pouvoir s'y rendre facilement et d'y trouver un agencement de kiosques dans lesquels seront en montre plus de 6,000 volumes de littérature.

On peut dire, pour l'instant, qu'il y aura des rencontres d'écrivains, des entrevues à la radio et à la télévision, car il est souhaitable que la population s'approche des écrivains de chez nous et apprenne à les mieux connaître, ce qui l'amènera à les lire davantage.

CINEMA

AU FESTIVAL DE MONTRÉAL

LE CHAT DANS LE SAC, de Gilles Groulx, est un film qui avance sur la pointe des pieds, sans prétention aucune, et qui révèle l'univers incroyablement inquiet de certains jeunes Canadiens-français. C'est pourquoi il faut le situer dans la perspective de la production de cette année, d'une part, mais aussi la compter comme une étape importante du chemin unique que parcourt Gilles Groulx.

Voilà, en effet, le troisième film de long métrage que le Canada français consacre en une année à une certaine jeunesse. *TROUBLE-FETE* se situait au niveau de l'inquiétude religieuse, classe de rhétorique; *A TOUT PRENDRE* se situait au niveau de l'inquiétude sexuelle, classe possédante; *LE CHAT DANS LE SAC* se place au niveau des inquiétudes politiques et métaphysiques, classe de philosophie et le simple fait que ces trois films déchirent, chacun à sa façon, le cliché stupide qui fixait notre sourire (pour l'éternité) dans l'eau bénite et la satisfaction, a de quoi nous faire respirer un peu...

Vous êtes à Montréal, en 1964. L'hiver, exceptionnellement doux, jette une lumière grise dans la ville où Claude et Barbara voient les jours ronger leur liaison. Barbara, jeune israélite de Westmount, nerveuse, enjouée, vire-volte autour d'un Claude rêveur, un peu perdu, noblement idéaliste, et qui cherche — mais sans insister — à gagner sa vie en vendant des articles aux magazines et journaux. Claude a vingt ans, ou à peu près, et il n'échappe pas aux leçons de morale que ses aînés lui servent, d'un ton paternel et convaincu. Les jours passent, ce qui reste d'amour pourrit, Barbara finit par agacer son amant beaucoup plus qu'à le séduire et Claude cherchera refuge quelque part dans l'hiver blanchâtre des champs qui viennent mordre la glace du Richelieu. De ce jour, il reprendra goût à la vie, entrevoyant un corps nouveau à conquérir. Claude n'aura cependant résolu ni ses problèmes métaphysiques, ni répondu à ses questions politiques.

Le plus curieux, dans tout cela, c'est que le film de Jutra, centré sur les relations du couple, se terminait par une allusion au Québec tourmenté cependant que dans son film Groulx, qui ne cesse d'en parler, termine par des images de paix et une perspective d'accouplement.

On connaît, de ce cinéaste de 30 ans, Golden Gloves, Miami, Les Raquetteurs, on se souvient de la part qu'il prit, comme monteur et réalisateur dans l'aventure du *candid eye*; aussi il n'est pas surprenant que Groulx ait fait confiance au dialogue improvisé demandant à ses comédiens de se jouer eux-mêmes, tout en adaptant le ton qui lui convenait.

C'est ainsi que, peu à peu, Claude devient — par mimétisme — Gilles Groulx, et que le film entier, autant par sa faiblesse dialectique que par son charme instinctuel et sa franchise totale, se transforme en un témoignage sur les étonnements, les haines, les amours, l'engagement et l'inquiétude fondamentale de son auteur.

Brillant monteur, Groulx eût pu épater la galerie, les copains et les autres, en des séquences éblouissantes. Il s'est contenté de

respecter le regard attentif que lui a prêté Jean-Claude Labrecque, à la caméra. Chaque scène baigne dans une intimité molle et chaude, comme la recherche sans issue du jeune héros, et si la caméra saisit Barbara, celle-ci se révèle un objet magnifique, dont l'appétit de vivre n'est jamais grugé par le quotidien.

Claude, pour sa part, est rongé par la nouvelle, par ce que lui arrache d'espoir, jour après jour, le journal ou le téléjournal. En ce sens il ressemble à cent jeunes que j'ai rencontrés depuis deux ans et qui sont profondément secoués par les scandales politiques (dans le film il s'agit du scandale des manuels) et l'écroulement de la façade que le régime Duplessis avait longtemps protégée.

On fera à ce film deux reproches sûrement; le premier sera qu'il n'a pas assez de rebondissements dramatiques. L'action, en effet, est réduite au minimum et seule la progression psychologique tient lieu de suspense. Mais peut-être est-ce que Groulx, à ce moment de sa vie, était plus préoccupé d'une attitude morale que d'une histoire à raconter. Le deuxième reproche s'enchaîne au premier: si les cinéastes du Québec continuent de faire des films non populaires, ils verront rapidement le public les délaisser: on ne peut profiter trop longtemps et impunément de l'estime des gens.

Cela, en soi, est vrai; mais qu'il suffise de rappeler qu'il existe deux genres de films: ceux qui, à petit budget (et le budget du *CHAT DANS LE SAC* est minime), sont d'abord des œuvres personnelles où l'auteur se préoccupe de lui-même comptant, avec raison, sur un succès d'estime pour rembourser le producteur; et la seconde sorte qui elle, à 200,000 ou à 40 millions de dollars raconte une histoire et veut toucher tout le monde, le réalisateur se préoccupant alors du public au premier chef.

Or la principale différence entre le nouveau lancement du long métrage québécois et celui d'après la guerre réside spécifiquement dans le fait que jadis "*Les Lumière de la Ville*", "*Aurore l'Enfant martyr*", etc. étaient des films populaires et qui atteignirent le grand public, mais qui jamais ne comptèrent parmi eux une œuvre valable qu'il conviendrait de retenir.

Cette fois-ci les départs sont plus modestes, les œuvres, plus personnelles, s'adressent, pour commencer, à un public restreint, prévenu, mais peut-être est-ce là une façon de démarrer du bon pied, à la suédoise, plutôt qu'à l'américaine...

Je m'en voudrais de ne pas souligner, d'ailleurs, que ce film, malgré toutes ses implications politiques, malgré que le Canada français et anglais soient en état de guerre froide, ait pu être produit en toute liberté à l'intérieur de l'O.N.F. Il s'agit là, sûrement, d'un signe de courage, mais surtout de santé. Et le mérite de Groulx n'en est pas, pour autant, diminué.

LE CHAT DANS LE SAC, de Gilles Groulx, avec Barbara Ulrich et Claude Godbout, caméra: Jean-Claude Labrecque, musique de l'excellent John Coltrane, son de Marcel Carrière, produit par Jacques Bobet sous la direction générale de Pierre Juneau, est un film-témoin à retenir. Gilles Groulx a la main, il lui reste à démêler la réalité de la fiction. Et ce deuxième long métrage indique que l'O.N.F. est sur la bonne voie. Après "*Pour la Suite du Monde*" et "*Le Chat dans le Sac*" nous attendons maintenant avec impatience "*Le Festin des Morts*" de Dansereau. Encore un peu de temps et l'Office national du Film deviendra un office du cinéma.

Jacques Godbout

ECHOS

Ce n'est pas tellement pour échapper aux tribulations d'un marchand de tableaux mais pour se livrer entièrement à sa seule passion, l'art vivant, que Daniel Cordier, vient de fermer les portes de sa galerie, rue de Miromesnil. Nous regretterons l'atmosphère discrète de cette galerie, l'autorité de son directeur, son goût très sûr et quelques-unes des meilleures expositions vues à Paris. Dans une lettre à ses amis, Daniel Cordier, donne les raisons qui l'ont incité à agir ainsi. Nous croyons que cette prise de position intéressera les lecteurs de Vie des Arts.

La Direction

Mon Cher Ami,

Je raconte, dans la préface du catalogue de ma dernière exposition "8 ans d'agitation", les raisons pour lesquelles j'ai ouvert cette Galerie.

Je voudrais vous dire, ici, les motifs de sa fermeture.

* * *

Bien sûr, il y a des raisons financières.

Depuis quelques mois — peut-être depuis quelques années, une crise s'est emparée du marché des tableaux; menaçant d'abord les jeunes peintres, elle s'est étendue progressivement aux artistes établis dont la cote repose sur des qualités plastiques reconnues.

Cette situation a plusieurs origines. D'abord, une crise foudroyante qui a démantelé la Bourse de New York et celle de Paris, sans que celle-ci récupère la santé de celle-là. Le commerce des Arts est particulièrement sensible aux fluctuations de la politique et de la Bourse, et les menaces, réelles ou supposées, que l'opinion croit discerner dans l'un de ces domaines sont toujours désastreusement ressenties par un marché qui reste, en dépit de son extension, très étroit, donc fragile. Il y a eu aussi, il y a encore, une crise larvée dans d'autres branches du commerce, sans qu'il soit possible d'en déterminer avec rigueur les causes variées.

La crise de la Bourse a touché durement les deux douzaines de spéculateurs qui avaient réinvesti les bénéfices de celle-ci dans l'achat de tableaux, l'ascension spectaculaire de leurs prix depuis Pollock et de Staël ayant montré des possibilités d'enrichissement rapide. L'apport des capitaux étrangers au marché des tableaux, jetés soudain dans ce circuit exigu, a porté, en quelques années, la fièvre à son paroxysme. C'était l'euphorie pour les peintres, les marchands et les collectionneurs; le forcing appliqué à la production des œuvres et à la surenchère des prix prenait de surcroît les allures et l'acharnement d'une compétition sportive. Cependant, les tableaux achetés sans amour ne devaient pas rester longtemps chez ceux qui les possédaient et repartaient sur le marché aussitôt que des bénéfices substantiels pouvaient en être retirés, d'où cessation des achats, commencement des liquidations, arrêt de la hausse. On en est là.

On a beaucoup parlé d'effondrement des cours. Or, il n'y a pas eu, à proprement parler, "baisse" sur des cotes qui n'avaient aucun rapport avec la qualité des œuvres proposées, mais qui s'élevaient en fonction des bénéfices prévisibles. En dépit de quelques ventes aux enchères où les prix de certaines vedettes ont flanché (plus par l'absence de

qualité des tableaux proposés que par manque d'acheteurs pour des pièces de ces peintres), la fièvre retombée, on a retrouvé un public grossi et une clientèle normale d'amateurs passionnés qui, malheureusement, ne possédait pas les moyens de consacrer pour sa délectation ce que d'autres investissaient pour "affaires". Il serait hypocrite de condamner, au nom d'une morale tardive, des opérations qui ont fait le bonheur de tous ceux — peintres, collectionneurs, marchands — qui y ont participé: ni dupes, ni coupables — des gagnants.

Cette perturbation financière arrive, d'ailleurs, au moment où le doute s'est emparé de l'esprit du public quant aux sérieux des expériences esthétiques développées ces dernières années. La hâte de l'exécution, la pauvreté de l'inspiration donnent à penser qu'il n'y a pas de rapport justifié entre le prix d'un tableau contemporain et sa qualité esthétique. Les peintres qui fabriquaient ces œuvres dans un climat de mépris pour le seul public qui avait les moyens de se les approprier, devaient à la longue, le premier snobisme repus, se retrouver seuls en face d'un public informé, digne et compréhensif, mais dépourvu de toute capacité financière. On ne peut à la fois préparer une révolution et réclamer la complicité du pouvoir établi que l'on cherche à détruire!

Il y a une autre vérité. En France il n'y a jamais eu, depuis le XIX^e siècle, de collectionneurs pour l'Art de leur temps. Où sont les collections françaises d'Impressionnistes, de Cubistes, de Surréalistes ou d'Art Abstrait, qui sont l'orgueil des collectionneurs suisses, allemands ou américains? Le véritable goût des collections françaises, c'est à la suite des Bouguereau ou Carolus Duran, pour Dunoyer de Segonzac, Brianchon, Buffet, Brayer, etc., qu'il s'exprime, c'est-à-dire pour une peinture traditionnelle sans lyrisme et sans vérité mais aussi sans danger. C'est l'Etranger qui, par ses achats massifs et réguliers, a entreteenu une Ecole qui trouvait ses amateurs dans le monde entier sauf à Paris. L'Etat, depuis près d'un siècle, a brimé les créateurs de l'Art vivant: par son enseignement désuet à l'Ecole des Beaux-Arts, le choix des lauréats qui rallent toutes ses commandes, le ridicule des Salons officiels, la politique d'achat irresponsable du Musée d'Art Moderne; exemples navrants de la confusion des valeurs et de l'indifférence de ses dirigeants. Pour les peintres de tous pays, Paris restait, par son rayonnement culturel, politique et sentimental, un centre d'attraction justifié par la présence de quelques écrivains et de quelques marchands qui épaulaient efficacement leurs débuts. Mais l'indifférence du public et les brimades de l'Etat ne vont-elles pas bientôt conduire à la désertion de Paris comme capitale incontestée de l'Art Moderne?

Nous assistons au commencement de cet exode. D'abord, les dimensions de cette ville ne sont pas à l'échelle de la civilisation moderne; c'est en passe de devenir un lieu de vacances et de divertissement, de moins en moins de création. Pour interpréter son époque, un artiste doit en connaître la réalité et la sensibilité. Celles-ci se sentiraient-elles davantage et mieux à New York, qui, si l'on n'y prend garde, pourrait bien détrôner Paris comme centre provisoire du monde? Le marché des Arts s'y exerce activement, renforcé, ces dernières années, par l'exaltation d'un art autonome, national, dont la qualité incite les Américains, principaux clients de l'Europe, à en désertir le marché.

Il y a, là-bas, des collectionneurs à qui une habile politique fiscale de l'Etat permet d'enrichir les Musées en exerçant, avec bonheur, leur propre passion.

Il y a en Amérique une curiosité, un goût et des moyens qui expliquent pourquoi, dans quelque temps, New York, après avoir été un marché, deviendra peut-être à son tour un centre culturel prépondérant.

Peut-être, ce qui se prépare, est-il l'émiettement, sur la planète, de foyers refusant la suprématie d'aucun d'entre eux en particulier, à la ressemblance de l'Italie de la Renaissance. Quoi qu'il en soit, la situation de Paris, dans ce domaine, n'appartient plus qu'à l'Histoire.

* * *

Mais là ne sont pas les seules raisons de ma fermeture. Les motifs personnels ont pris le pas sur les autres et précipité ma décision.

Après huit ans d'une activité qui exige une intense ferveur, une longue patience et une haute énergie, la baisse normale de cette tension m'a fait désirer la recherche d'une existence plus conforme à mes goûts et à mes ambitions. Dénicher de nouveaux talents, présenter des tableaux, interpréter les mouvements de l'Art contemporain, de tout cela les nécessités d'une Galerie m'ont fort éloigné depuis quelque temps.

Le danger, pour un marchand de tableaux qui aime la peinture, est de devenir un commerçant, de perdre tout contact avec ce qui a été l'origine de son entreprise: l'amour de l'Art. Les obligations quotidiennes arrivent alors à ne plus faire considérer la peinture que comme une marchandise interchangeable: shampooing ou lampe à souder. J'en suis arrivé là. Les discussions d'intérêt avec les peintres, l'organisation matérielle des expositions, les contacts oiseux mais nécessaires à un commerce, dévorent le meilleur d'un temps qui vient à me manquer pour ce qui reste la principale passion de ma vie: la peinture. Pour préserver cette passion, je désire m'éloigner d'une forme d'activité qui menace de l'éteindre. Je continuerai à défendre, par des ouvrages et de vastes expositions, les artistes dont je pense qu'ils ont, à des degrés et pour des raisons inégales, un rôle à jouer dans les destinées de l'Art contemporain. Je n'ai donc aucun regret, au contraire. Pour être financièrement en mesure de continuer à présenter, dans le cadre de cette Galerie, les recherches les plus avancées de l'Art actuel, il m'aurait fallu consacrer une part toujours croissante de mon activité au commerce des tableaux, c'est-à-dire à l'achat et à la vente d'œuvres de peintres "consacrés" qui, de ce fait, ne m'intéressent plus. L'image que je me suis faite de mon métier et de la peinture est si éloignée de cette formule que, pour rester fidèle à ma passion, je préfère sacrifier celle-là à celle-ci.

Comme la vie, tout continuera sous d'autres apparences, et c'est dans l'espoir de vous retrouver, fidèle, lors de mes prochaines expositions, que je vous dis à bientôt.

Daniel Cordier

COMMENTAIRE

A Paris, où elle fut écrite voici quelques mois, cette lettre ne provoqua aucun commentaire. Accueillie avec indifférence, elle fut reçue, lue et oubliée. Aucun journal sérieux, ni revue, ne se donna la peine de la publier. En effet, aux yeux de ceux à qui les problèmes artistiques sont familiers, le libelle de Daniel Cordier ne traduisait, dans un style d'ailleurs assez déplaisant, que l'interprétation à la fois personnelle et tendancieuse d'une réalité. Cette dernière, parfaitement claire et accessible à tous, se résumait dans le dépit hargneux d'un

commerçait qui n'avait point réussi dans ses affaires. Ainsi, toutes les considérations plus ou moins sérieuses de Daniel Cordier sur l'effacement de l'École de Paris, l'inconsistance du marché d'art français, le déplacement du commerce d'art vers les grands centres étrangers de consommation, l'esprit étroit des amateurs parisiens, les inconvénients de la spéculation qui fausse la réalité des cours etc. n'étaient, au fond, que le camouflage de cette vérité fondamentale et unique: Monsieur Daniel Cordier, propriétaire d'une galerie d'art parisienne, mettait la clef sous la porte. Monsieur Daniel Cordier fermait ses locaux

parce qu'il ne gagnait pas assez d'argent pour en assurer le fonctionnement.

Mais pourquoi le financement de son entreprise lui était-il impossible? Parce que sa gestion financière était défectueuse? parce que la marchandise qu'il proposait, tout intéressante qu'elle soit, trouvait en face d'elle, dans d'autres galeries, des marchandises tout aussi intéressantes sinon plus? parce que, plus que nul autre marchand parisien, il avait lui-même contribué à introduire la spéculation sur le marché d'art?

Non point, tout simplement, d'après lui, parce que les peintres et les sculpteurs de

l'École de Paris n'étaient que de petits aventuriers sans envergure, les collectionneurs marchands et critiques français des gens sans culture et sans courage, les parisiens, en général, des sots et Paris une bourgade de province sans avenir.

Mais est-ce que, par hasard, cela ne vous rappellerait rien? Cherchez, essayez, de vous souvenir... Il y a trois siècles La Fontaine ne fit-il pas dire, par un de ses renards à la convoitise dépitée: "Ils sont trop verts et bons pour des goujats".

Denys Chevalier

DANS LES GALERIES DE...

MONTREAL

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL 1379 ouest, rue Sherbrooke

3-27 septembre: Percyval Tudor-Hart. — 8 septembre-6 octobre: Peintures de la collection Hirshorn. — En octobre: Nouvelle installation de la Galerie du Québec. — 1er octobre-1er novembre: Collection R. W. Finlayson, peintures chinoises. — La collection d'art canadien Saidye et Samuel Bronfman. — Nouvelles acquisitions de la collection permanente. — 7-29 novembre: Académie royale canadienne. En novembre: Gravure européenne 1900-1914. — 17 décembre-24 janvier 1965: J. M. Barnsley.

GALERIE XII

18 septembre-4 octobre: Ivan Faimel. — 30 octobre-15 novembre: J. A. MacDonald, Benita Sanders. — 20 novembre-6 décembre: Karl May, Ray Mead. — 16 décembre-5 janvier: La Société canadienne des peintres-aquafortistes et graveurs (Toronto)

GALERIE L'ART VIVANT 2020, rue Crescent

15-31 octobre: Brigitte Jagu. — 1-30 novembre: Peintres de la Galerie. — En décembre: Suzor-Côté.

GALERIE DU SIÈCLE 1494 ouest, rue Sherbrooke

14-27 septembre: Ina Meares. — 28 septembre-18 octobre: Ray Mead. — 19 octobre-1er novembre: François Soucy. — 2-15 novembre: Claude Goulet. — 16 novembre-6 décembre: Guido Molinari. A partir du 7 décembre: Les artistes de la Galerie.

GALERIE MARTIN 1380 ouest, rue Sherbrooke

Excellents artistes canadiens: Michèle Bastin, Paul V. Beaulieu, Lorne Bouchard, Rita Briensky, Ghitta Caiserman, Emily Carr, Roger Cavalli, Gabriel Contant, Charles Coburn, S. Cosgrove, M. Cuculelli, Bruce LeDain, J. Dallaire, A. Dumouchel, Benoît East, Faimel, Fillierin, M. A. Fortin, Funnekotter, N. Godin, Sindon Gecin, E. Goldberg, Haggart-Cadet, Georges Janu, Jacques Jourdain, Ozias Leduc, William Martel, Henri Masson, E. Newman, Terry Mosher, A. Pellán, H. R. Perrigard, R. Pilot, E. Rosenfield, Richard Roblin, Hans Schlech, Ron Simpkins, Jori Smith, Frederick B. Taylor, Stritch, Verner, J. C. Way.

GALERIE LIBRE 2100, rue Crescent

9-22 septembre: Bernard Vanier. — 23 septembre-6 octobre: Luba Genush. — 7-20 octobre: Claude Girard. — 21 octobre-3 novembre: Stanley Lewis. — 4-17 novembre: Kittie Bruneau. — 18 novembre-1er décembre: Joyce Rose. — 2 décembre-5 janvier: Exposition de groupe.

GALERIE WADDINGTON 1456 ouest, rue Sherbrooke

En permanence, les peintres de la Galerie: Anfossio, Aoyama, Barker, Bartoli, B. Bobak, Caiserman-Roth, Chevalerie, Coignard, Dany, René Durocher, Fusaro, Gruppe, Hitchens, Hudon, Hunting, Lavarenne, Hugh LeRoy, Lewicki, H. Masson, Mendoza, Messer, Muhlstock, Nakamura, Oesterle, O'Neill, Plaskett, Pouchol, Reinblatt, Roberts, Rothschild, Séguin, L. Simons, Gord Smith, Stegeman, Takashima, Tobiasse, Tondino, Urquhart, Varvarande, Vénard, Yeats.

DOMINION GALLERY 1438 ouest, rue Sherbrooke

Septembre-octobre-novembre: Sculptures du XXe siècle — Arp, Fazzini, Greco, Maillol, Manzu, Marini, Minguzzi, Mirko, Moore, Paolozzi, Rodin, Sager, Schlech, Zadkine.

GALERIE AGNÈS LEFORT 1504 ouest, rue Sherbrooke

En permanence: Peintures de Borduas, Riopelle, Lemieux, McEwen, Fox, Bergeron, Ferron, Charbonneau, Gendron, Letendre, Maltais, Reppen, Voyer, York Wilson, Steinhouse, etc.; — sculptures de Nesbitt, Comtois, Trudeau, Braitstein, Kahane; gravures de Gaucher, Dumouchel, Wales, Pichet, Lacroix.

GALERIE SOIXANTE 280 ouest, rue Sherbrooke

29 septembre-20 octobre: Edmund Alleyn. — 27 octobre-10 novembre: Thérèse Champagne. — 17 novembre-8 décembre: Guy Trédez. — 15 décembre-15 janvier 1965: Peintres de la Galerie.

GALERIE CAMILLE HÉBERT 2075, rue Bishop

16-30 septembre: Nouvelles acquisitions, artistes de la galerie. — 30 septembre-14 octobre: Marian Scott, premières peintures abstraites. — 14-28 octobre: Kosso Eloul (sculpteur israélien), sculptures et monotypes. — 28-octobre-11 novembre: James Guitet, peintures et gravures. — 11-25 novembre: William Ronald, peintures. — 25 novembre-9 décembre: Jordi Bonet, sculptures, céramiques et dessins. — 9-23 décembre: Marcelle Maltais, dessins de Paris, peintures de Grèce.

GALERIE L'ART FRANÇAIS 370 ouest, avenue Laurier

14-30 septembre: Gravures de Richard Lacroix. — 21-30 septembre: Gravures d'Arthur Lismer. — 5-20 octobre: Marc-Aurèle Fortin. — 22 octobre-5 novembre: Pierre Roland Diné, sculpteur. — 5-19 novembre: Peintres classiques de la Galerie. — 23 novembre-31 décembre: Exposition-cadeaux. "L'Art Français" a le plaisir d'annoncer l'ouverture de 7 nouvelles salles d'exposition à l'étage de la galerie, dès le début octobre.

OTTAWA

GALERIE NATIONALE DU CANADA

2 octobre-25 octobre: Miniatures indiennes, Typographie 1964. — 9 octobre-9 novembre: Concours international Guggenheim, 1964. — 30 octobre-22 novembre: Concours d'architecture Massey, 1964. — 6 novembre-29 novembre: Arts et Métiers d'Allemagne. — 4 décembre-10 janvier: Rétrospective Canaletto. — 4 décembre-10 janvier: Exposition de sculptures et dessins d'Auguste Rodin.

QUÉBEC

GALERIE ZANETTIN 28, Côte de la Montagne

24 septembre-6 octobre: Maguy Lovano, peintures; Vincent Munro, sculptures. — 8-16 octobre: Guy Paradis, Dessins et peintures. — 22 octobre-3 novembre: Lewis Pagé, sculptures. — 12-23 novembre: Paul Lacroix, dessins et peintures. — 26 novembre-10 décembre: Normand Hudon, peintures.

LE BOUTIQUIER 929, rue Saint-Jean

A partir du 22 septembre: Peintures de Ladislav Kardos.